

laissaient leurs fusils se rouiller dans leurs demeures. On ne se consolait pas de voir un peuple si porté à la paix et si plein d'avenir soumis à un traitement inattendu qui pourrait amener une effusion de sang et troubler de nouveau la paix dans les domaines de la reine d'Angleterre au sud de l'Afrique.

Nous demeurons, de Votre Excellence, les très humbles serviteurs.

*Pour le Comité :*

Baron de BUSSIERRE, *président.*

L. VERNES, pasteur, *vice-président.*

E. CASALIS, *secrétaire.*

A. BOEGNER, *sous-directeur.*

Paris, le 25 février 1880.



MONSIEUR COILLARD AUX AMIS DES MISSIONS

*Ses premières impressions à son arrivée à Paris.*

*Ses observations à Madère.*

Paris, le 11 mars 1880.

Bénissez le Seigneur avec nous ; unissez-vous à nous pour reconnaître sa bonté ! Il nous a conduits et protégés ; il nous a amenés ici en santé et en paix. Nous pouvons chanter le psaume 23 avec des cœurs débordant de reconnaissance.

Nous sommes arrivés à Paris avant-hier soir. Après vingt-trois ans d'absence, nous ne pouvions pas croire que nous fussions de nouveau dans la capitale du monde, le centre de la civilisation moderne, et dans les bras de notre vénéré directeur. Il nous semblait rêver. Le lendemain, nous allions à la vente des Missions. Je n'aurais pas voulu la manquer

pour rien au monde ; l'objet m'en est trop sympathique. Elle se fait pour l'éducation des enfants missionnaires. Nous n'avons pas d'enfants, nous, mais nous nous intéressons d'autant plus à ceux de notre petite colonie du Lessouto. L'avouerai-je ? Au milieu de tout ce monde qui se pressait dans la salle, nous éprouvâmes d'abord un sentiment d'isolement et de tristesse. Nous ne reconnaissons personne, et personne ne nous reconnaissait. Nous étions étrangers dans notre patrie !... Après tout, les figures seules avaient changé, les « tentes terrestres » seules avaient vieilli. Aussi, du moment que notre présence se fut ébruitée, nous retrouvâmes-nous au milieu de connaissances et d'amis. — « Eh ! bonjour, monsieur C... ! est-ce bien vous ? Que nous sommes heureux de vous revoir ! » — Et quelques-uns ajoutaient à demi-voix : « Mais, je vous croyais plus grand !... » Toujours la même expérience, vous le voyez, de loin les personnes comme les choses risquent de prendre des proportions démesurées.

Si vous nous demandiez quels sont maintenant nos plans, je dirais tout simplement que nous n'en avons aucun. Nous laisser conduire pas à pas, faire l'œuvre de chaque moment que le Maître nous assignera, glorifier son nom, servir la cause des Missions dans la mesure de nos forces, quand et où nous serons appelés à le faire, tel est notre but et notre désir. Ce n'est pas en invalide que je reviens dans la patrie. J'en étais un en quittant les rivages de l'Afrique. Mais le voyage en mer, puis quinze jours de repos à Madère et autant en Angleterre, m'ont fait sous ce rapport un bien immense, et j'en bénis le Seigneur.

Notre séjour à Madère a été un temps de repos physique et de rafraîchissement spirituel. D'intimes amis, le Révérend M. Buchanan et sa femme, nous y attendaient et nous reçurent à bras ouverts. Ils nous comblèrent de bonté. En sus de visites et de réunions, nous fîmes de fréquentes et longues excursions dans l'île. Quelles belles montagnes ! quelles

gorges ! quels précipices ! quelles forêts ! quels ravissants points de vue ! Nous étions tout émerveillés. Et cette culture ! Voilà qui nous frappe surtout nous qui venons d'Afrique. A Madère, chaque petit coin est soigneusement cultivé. Le système de terrasses superposées a transformé les flancs arides et escarpés des montagnes. Et ces ruisseaux, ces torrents, qui scintillent, mugissent et écument dans toutes les gorges et au fond de chaque vallon ! Et ce système admirable d'irrigation, ces travaux magnifiques des ingénieurs portugais !... Assurément Madère est un petit paradis, et je suis sûr que vous me pardonnerez de vous y arrêter un instant. Oui, un paradis. Mais, hélas ! un paradis où, au milieu de cette nature si riche, la misère se montre partout et une mendicité éhontée vous accoste à chaque pas. Les cases chétives des gens de la basse classe, leurs haillons, leurs visages livides, vous mettent désagréablement en présence d'une forme de l'existence humaine à peu près inconnue dans les colonies anglaises. O mon Dieu ! qu'a fait le catholicisme de ces peuples infortunés, parmi lesquels son autorité a été incontestée depuis les sanglantes victoires de l'Inquisition ! Il les a abrutis et avilis. Madère avec sa grande nature, son beau ciel, son magnifique climat, Madère est une ruine, une pétrification. L'île contient, dit-on, 160,000 habitants. Mais l'espoir de la classe pauvre n'est que dans l'émigration. Et personne n'est plus attaché au sol de sa patrie que le Madéréen.

En arrivant au port de Funchal, ce n'est pas le premier coup d'œil qui vous révèle cela. Ces grandes montagnes, ces bois, ces vallons, ces coteaux parsemés de villas blanches qui semblent jouer à cache-cache parmi le feuillage, vous fascinent. Mais voyez ces hommes déguenillés qui viennent à bord étaler leurs broderies, leurs corbeilles, leur ébénisterie, leurs oiseaux, les surfont parce qu'ils vous prennent pour des Anglais, et vous harcèlent jusqu'à vous impatienter. Voyez aussi ces petits garçons à peu près nus, grelottant de froid, qui, pour une pièce de monnaie, se

précipitent dans la mer, plongent et replongent, offrent même de culbuter leur bateau et de passer sous la quille du vapeur pour reparaître de l'autre côté avec la petite pièce d'argent que vous avez jetée dans l'eau : c'est à vous donner le frisson. On ne voit pas cela au Cap.

Le débarquement à Funchal s'opère souvent avec difficulté. Une fois que votre esquif, longtemps ballotté, est enlevé par les brisants, puis traîné par des bœufs sur la plage, tout est nouveau pour vous. Il faut d'abord un *corro* ; c'est un traîneau surmonté d'un dais aux tentures de toile cirée noire et attelé d'une paire de bœufs. Et en route ! Le conducteur, son aiguillon à la main, s'égosille pour vous annoncer à la ville encore plongée dans le sommeil. Mais le clair de lune est magnifique. Vous traversez, avec je ne sais quel effroi, ce dédale incroyable de ruelles étroites, sombres, tortueuses, sales et pavées de petits cailloux glissants, mosaïque grossière qui témoigne d'un certain goût et de beaucoup de patience. Dans un anglais impossible pour lequel il espère un généreux pourboire, votre carroman vous crie : Voici le palais du gouverneur, un fort beau palais, monsieur (je l'avais pris pour une prison). Voilà la grande place de..., une place de toute beauté, monsieur. (Je remarquai en effet une espèce de terrasse avec quelques rangées d'arbres dans l'élargissement d'une rue.) Voici la fontaine ! Voilà la cathédrale... Rien n'échappait à ce brave homme. Et pendant ce petit trajet nocturne, il nous montra plus de merveilles que je n'en découvris ensuite pendant tout mon séjour de deux semaines.

Autrefois, Madère était célèbre pour ses vins. Le phylloxera y a tué presque toutes les vignes qu'on a remplacées par la canne à sucre. C'était le refuge des poitrinaires de la Grande-Bretagne. On prétend que le climat a changé, que l'air y est vicié, et comparativement peu de malades vont maintenant y chercher la santé. Parmi les visiteurs de cette belle île, il y a eu des personnages illustres. Je me suis plu surtout, moi,

à y chercher les traces bénies d'éminents serviteurs de Dieu. Permettez-moi de vous dire quelques mots à leur sujet.

Vers l'année 1830, si j'ai bonne mémoire, un médecin écossais qui s'était voué à la carrière missionnaire, le docteur Kally, alla s'établir à Madère. Tout en soignant les pauvres et guérissant gratuitement leurs maladies corporelles, il leur montrait Jésus, le souverain médecin des âmes, et leur annonçait un salut gratuit. C'était là du nouveau pour ces pauvres Portugais. L'Évangile trouva le chemin de plusieurs cœurs. Les conversations familières se transformèrent peu à peu en réunions régulières, le local devint bientôt trop petit, et l'on dut se réunir en plein air dans le jardin du docteur, et là de 4 à 5,000 personnes se pressaient, avides d'entendre la Parole de Dieu. L'évêque et les prêtres prirent l'alarme ; et ils réussirent si bien à exciter le gouverneur, qu'il commença à sévir contre la nouvelle doctrine et ses adeptes. Les assemblées furent dispersées par la force ; les convertis, — car il y en avait déjà, — furent exposés à toutes sortes de persécutions. Leur vie spirituelle y gagna en intensité et en profondeur, et comme toujours, en pareil cas, leur nombre s'accrut. C'était la nuit, et toujours dans un endroit différent, qu'ils se donnaient rendez-vous avec leur zélé pasteur pour faire baptiser leurs enfants, pour faire ensemble la commémoration de la mort du Sauveur et s'édifier. Découverts, ils furent jetés en prison, de même que le docteur Kally. Une jeune femme fut même condamnée à mort, mais, grâce à une erreur de procédure, la sentence n'obtint pas la sanction du roi de Portugal.

L'histoire de ces persécutions est longue et émouvante. On ne sait qu'admirer le plus, le zèle du noble et vénéré Kally, sa prudence, son courage et sa tendre affection pour les chrétiens portugais, ou l'intrépide fidélité de ceux-ci, leur calme et leur joie au milieu de tous ces orages. Quelqu'un d'eux venait-il à mourir ? on l'enterrait sur la voie publique au croisement de deux routes. Expulsé enfin, le Dr

Kally se rendit en Angleterre et à Lisbonne. Puis, croyant avoir obtenu quelques garanties de sécurité, il retourna à Madère y continuer son œuvre bénie. Vaine illusion. Les persécutions recommencèrent plus violentes que jamais, et l'ambassadeur anglais déclara au docteur qu'il lui était impossible de le protéger plus longtemps. Cela ne fit qu'accroître le zèle de cet admirable serviteur de Dieu et de cette jeune Eglise. Il y eut des conversions remarquables même dans la haute société.

Ce fut alors, en 1848, je crois, que M. Hewitson, un éminent pasteur écossais, dont la vie a été publiée, fut envoyé pour soulager le Dr Kally dont les forces et la santé déclinaient. La bénédiction d'en haut reposa également sur les travaux de ce nouvel ouvrier. Mais l'ennemi ne sommeillait pas. Un jour qu'une réunion avait lieu dans l'hôtel d'une pieuse demoiselle anglaise dont la sœur était alitée, la populace, excitée par les prêtres, assiégea la maison, finit par enfoncer les portes, fit irruption dans toutes les chambres, sans respecter celle de la malade. Le tumulte était effrayant, on maltraitait les chrétiens, on allait les précipiter par les fenêtres, quand survint je ne sais quoi d'inattendu qui mit un terme à ces fureurs.

Un tel état de choses devait nécessairement amener une crise. Le gouverneur, sous prétexte de protéger le docteur contre les outrages de la population, mit une garde à la porte de son jardin. La même nuit, devait avoir lieu une Saint-Barthélemy, dont le massacre de Kally devait donner le signal. Le complot fut accidentellement découvert. Se déguisant à la hâte, le docteur escalada le mur du jardin, s'évada, gagna la plage et sauta dans un bateau. La multitude exaspérée le reconnut et se rua sur le rivage. Mais Kally eut le temps de se réfugier à bord d'un navire anglais. Il était sauvé. La rage de la foule se porta alors sur les convertis. Leurs maisons furent envahies, pillées, brûlées. Mais la plupart d'entre eux s'étaient cachés dans les bois et les

plantations, et ils réussirent aussi à gagner le navire anglais. Le lendemain, ils faisaient voile pour la Trinité où ils furent bien accueillis. D'autres émigrations subséquentes eurent lieu. Environ quinze cents chrétiens de Madère s'expatrièrent pour l'amour de leur foi. De la Trinité, où ils ont encore une Eglise prospère, le plus grand nombre passa aux Etats-Unis où ils en fondèrent une autre.

Ainsi donc, à Madère, l'ennemi avait étouffé le feu de l'Évangile. Mais sous les cendres couvait encore une étincelle. Les persécuteurs des enfants de Dieu moururent les uns après les autres ; le gouverneur fut rappelé, les lois devinrent plus libérales et la liberté de conscience fut reconnue en principe. Quelques-uns des réfugiés revinrent pour travailler à l'évangélisation de leur patrie. Il y a maintenant une petite Eglise d'une trentaine de membres à Funchal et les environs. Elle ne compte guère que des pauvres ; mais elle est riche de vie et de foi.

Vous pouvez vous imaginer si je me suis senti à l'aise parmi ces chers Madéréens, et s'ils n'étaient pas tout yeux et tout oreilles, quand je leur racontais ce que l'Évangile fait présentement en France parmi les catholiques et en Afrique parmi les païens. Nous allâmes à la campagne, à une fête donnée par une dame anglaise aux enfants de l'école. L'institutrice est Portugaise et sait un peu l'anglais ; son mari ne le comprend pas du tout. Désirant pourtant me parler, il ouvrit son Nouveau Testament et me montra du doigt Rom. 5, 1. « Etant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu. » Je tournai quelques feuillets et indiquai Rom. 8, 35. « Qui nous séparera de l'amour de Christ ? » Sa figure s'illumina de joie. Quelques jours après, il nous rencontra dans la rue en chemin pour nous embarquer. Il me prit la main et la posa avec émotion sur son cœur. Je compris qu'il priaït pour moi.

Il y a un dépôt des livres saints à Madère. Un colporteur, aussi sorti du catholicisme, parcourt les villages et les rues

de Funchal. Il me disait qu'en deux jours il avait vendu huit Nouveaux Testaments et plusieurs Bibles. « Si vous voyiez », ajoutait-il, « quels regards certaines gens me lancent quand ils me rencontrent. » Mais le regard de Jésus lui suffit, il se sent fort et heureux. Il visite aussi les Açores, où il se trouve un petit nombre de chrétiens.

Un jeune Anglais, M. Wright, né au Portugal, fait à Madère l'œuvre d'un bon évangéliste sous la direction du pasteur écossais. Il a sacrifié une carrière pleine d'avenir. Son cœur bat pour la Chine. Nous avons passé avec lui et nos amis Buchanan des moments doux et bénis que nous n'oublierons jamais. J'ai eu l'occasion de prêcher et de tenir des réunions missionnaires pour les quelques invalides anglais qui se trouvent à Madère. Une collecte faite à l'issue d'une de ces réunions a produit 134 fr. 65. Je devrais vous parler aussi de l'œuvre qu'un autre jeune Anglais, M. Smart, fait parmi les marins, sans d'autres secours que des contributions volontaires. Mais j'ai déjà été trop long. Vous le voyez, chers amis, l'Évangile, cet Évangile qui n'est que folie pour les sages de ce monde, est bien toujours et partout la puissance de Dieu. Et chaque pécheur converti le sent bien, qu'il soit de peau blanche ou noire, catholique, protestant ou païen ; Français, Portugais ou nègre.

Croyez-moi votre affectionné en Christ.

F. COILLARD.

